

LES DÉPORTÉS POLITIQUES

(SOUVENIRS D'UN CONDAMNÉ)



QUAND les Allemands, le 4 août 1914, débusquèrent de leurs casernes et, au mépris d'un traité solennel, violèrent un sol qui aurait dû leur être sacré, il y eut dans toute la Belgique une explosion d'indignation qui secoua les classes les plus élevées comme les plus humbles. Et cependant l'amour de la patrie n'était pas notre vertu dominante : son enseignement n'avait pas

été une des spécialités de notre système d'éducation. La *Brabançonne* laissait placide notre cœur belge. Nous nous livrions avec une grande prudence à des affaires sans envergure. Ce n'était pas l'enthousiasme qui nous perdait. Et quand un Léopold II exposait ses conceptions grandioses, il déconcertait ses ministres, s'il ne les effrayait.

L'infamie allemande changea cette apathie civique. Les Belges eurent à cœur de manifester ou de faire sentir à l'invasisseur un courageux mépris. Ils portèrent des emblèmes qu'un pouvoir ombrageux proscrivit. Ils saluèrent respectueusement les affiches annonçant les condamnations des patriotes. Ils voulurent, dans le cadre des possibilités, se montrer dignes des soldats de Liège et de l'Yser dont l'épopée tragique était encore présente à leurs yeux et dont les glorieux exploits arrivaient toujours jusqu'à eux, grâce aux journaux français que l'on vendait en fraude.

Cette noble attitude dura toute l'année 1915 et leur valut cette élogieuse appréciation de M. von Bissing, c'est qu'ils étaient indécrottables. Puis on commença à trouver interminable cette guerre

qu'on avait annoncée très courte. Les frontières étaient à présent sévèrement gardées : peu de choses transparaissent de l'étranger. On n'eut plus à lire qu'une presse censurée et aux gages de l'occupant. Et quelle presse honteuse c'était ! Toute nouvelle favorable aux Alliés en était bannie. En revanche, elle avait soin de nous renseigner par le menu sur nos revers ou nos difficultés et de les commenter dans un sens qui n'était pas pour nous remonter le moral.

La belle répulsion qu'inspiraient les casques à pointes et les uniformes pouilleux s'émuait à leur vue quotidienne et qui

s'éternisait. Le découragement s'introduisait dans les cœurs d'où l'espoir s'en allait peu à peu. On respirait un air de contrainte et de défiance. Le régime de terreur qu'entretenaient avec zèle des gouverneurs inexorables, énervait les énergies qui n'étaient pas bien trempées. La vie matérielle devenait de plus en plus dure. Et comme les ténèbres puantes des cachots favorisent l'éclosion des cloportes, on vit surgir des bas-fonds, puis grouiller au grand jour, les essaims répugnants de trafiquants et de mercantis qui exploitèrent scandaleusement la détresse publique. Les campagnes qui détenaient les vivres de plus en plus indis-

pensables, ne les lâchèrent plus qu'à leur poids d'or. L'homme était devenu un loup pour l'homme. Tentés par l'appât de gains faciles, des industriels recoururent aux complaisances intéressées de l'ennemi et travaillèrent. Et leurs bénéfices fabuleux comparés à leur civisme discutable, troublèrent ou empoisonnèrent la conscience publique.

Enfin, sur cette lente décomposition, des idéalistes jetèrent le ferment de leurs idées défaitistes. Le moment n'était pas heureusement choisi.

Par amour de la vérité, il faut dire que la Belgique de 1918 n'était plus pour tous la noble Belgique de 1914.

Pour se conduire en bon Belge dans cette ambiance si peu propice, il fallait du tempérament. Là-bas, au front, pour défendre, au péril de leur vie, l'unique lambeau de sol qui restât de la Patrie, nos soldats rivalisaient de bravoure.

Dans cette gloire pure d'épopée, sous les yeux de l'univers qui les admirait sans réserve les héros de l'Yser se devaient de continuer à égaler ceux qu'ils avaient été à Liège ; ils se de-

vaient de ne pas démentir devant l'histoire sévère et impartiale ; ils se devaient d'être dignes du grand Roi qu'ils voyaient tous les jours dans leurs tranchées et en qui s'incarneraient leur héroïsme et leur simplicité.

Mais de ce côté-ci du front, peu ou point de glorieux exemples ! Le voisin pouvait être l'ennemi. La fenêtre d'en face dissimulait peut-être un inquiétant policier. On vivait seul, sans une bonne nouvelle, vraie ou fausse, qui vous échauffât le cerveau. Je le répète, pour continuer à se comporter en bon citoyen, il fallait un cœur solidement placé.



Maurice LEMONNIER.

Et il y en eut. Il y en eut beaucoup... Le maieur de Bruxelles, M. Max, tint tête au brutal agresseur avec une crânerie qu'on doit admirer et dont l'exemple fut un sérieux réconfort. Après lui, M. Lemonnier, qui le remplaça dans ses hautes fonctions, et M. Emile Jacqmain, échevin de l'Instruction publique, qui furent tous deux déportés et emprisonnés comme M. Max. Mgr Mercier, dans sa chaire inviolable, lut des mandements audacieux qui eussent conduit tout droit dans une geôle le premier civil qui les eût publiquement osés.

Et à côté de ces personnalités éclatantes, combien de modestes citoyens qui ne pouvaient compter sur aucun ménagement de l'occupant, combien, malgré leur isolement et leur faiblesse, s'exposèrent aux rigueurs d'une police sans scrupules pour accomplir leur difficile devoir patriotique, avec un héroïsme tranquille et obscur, comme leur vie !

Je songe à vous, braves ouvriers qui préférâtes à un travail utile à l'ennemi et bien rémunéré, le chômage déprimant où se fondaient petit à petit vos économies chèrement amassées ! Combien d'entre vous, arrachés brusquement à des femmes et à des enfants éplorés, s'en allèrent expier dans des bagnes allemands, le crime d'être restés fidèles à leur patrie !

Je songe à ces mairies de villages où d'humbles magistrats communaux donnèrent tous les jours, à des commandatures arrogantes, des leçons de dignité civique qui mériteraient mieux que l'oubli.

Je me souviens. C'était à Couvin ; un jour, un officier allemand entre au secrétariat communal sans frapper et interpelle l'échevin présent sans saluer. Celui-ci se lève tranquillement, va se couvrir et revient répondre avec flegme au malotru décontenancé.

Une autre fois, un commandant de place montrait joyeusement, au même échevin, une photo représentant les ruines pulvérisées de Lens et, avec la visible intention de le froisser, lui disait :

" Admirez ce que vos amis les Anglais ont fait là. "

Et lui de s'écrier admirativement :

" Ces Anglais ont tout de même de fameux canons. "

Et il ajoutait, semblant attacher un prodigieux intérêt à sa question :

" Je suis sûr, Monsieur le commandant de place, que ce sont les plus forts canons du front ? "

Et ce 14 juillet 1915 ! Les Allemands avaient annoncé qu'ils donneraient un concert sur la Grand'Place. Mais immédiatement, partant de l'hôtel de ville, un mot d'ordre, d'ailleurs pas indispensable, avait couru que la population devait s'abstenir d'y assister. Ah ! ce fut un brillant concert ! Les riverains avaient fermé leurs portes. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Et je verrai toujours cet orchestre perdu au milieu de la vaste place, avec, comme seuls auditeurs, les quelques landsturms de la garnison. Il faisait un temps superbe, et sous le ciel bleu et infiniment

profond, pas un bruit que cette musique qui éclatait comme un vacarme et, dans les pauses, le roulement lointain et obstiné du canon. Le bourg semblait mort sous cette musique qui l'écrasait.

Et soudain, le Conseil communal, tout en noir, revenant d'avoir été saluer et fleurir les tombes des soldats français, déboucha en corps sur la place sciemment. Il la traversa avec une lenteur solennelle, silencieusement, la tête haute, sans regarder les musiciens ahuris. — Non, les Boches n'étaient pas les vrais maîtres. — En face de ces vils agresseurs, il y avait toujours ce Conseil communal, grave et muet comme un remords et qui symbolisait ce qui nous restait de libertés et de légalité.

Mais je dois me borner : si j'écoutais chanter mes souvenirs, je ceindrais de couronnes de lauriers des citoyens et des citoyennes qui seraient les premiers à me dire que j'exagère.

Car une des caractéristiques de ces natures d'élite, c'est la modestie. Elles se font du devoir une conception si haute, que même les actes les plus méritoires leur semblent une contribution toute naturelle qui lui est due.

Je connais des personnes qui, durant la guerre, s'occupèrent de recrutement ou d'espionnage. Elles savaient qu'elles risquaient leur vie à ce métier. Beaucoup l'ont fait pour rien ; d'autres pour des salaires dérisoires. Elles m'ont toujours paru ne pas se rendre un compte exact de la beauté de leur conduite. Elles avaient fait leur devoir, tout simplement.

C'était cependant un devoir terrible, un devoir dangereux, qui menait toujours devant les conseils de guerre allemands, qui n'étaient pas tendres, et de là, très souvent, au poteau. M. Sadi Kirschen qui, devant eux, assumait la courageuse défense de nombreux accusés, a conté les péripéties émouvantes des procès, dans un beau livre : *Devant les tribunaux de guerre allemands*.

Je ne puis malheureusement citer tous ceux qui, devant ces tribunaux impitoyables et ennemis, révélèrent une grandeur d'âme dont la Belgique doit s'honorer.

C'est M. Arnold Fayen, fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, qui déclare carrément à ses juges s'être livré à l'espionnage par patriotisme et qui refuse énergiquement de dénoncer ses collaborateurs.

C'est le condamné à mort Philippe Baucq qui, à la question : Êtes-vous Belge ? répond avec fierté : Oui et bon patriote.

C'est Marguerite Blanckaert, condamnée aux travaux forcés à perpétuité, qui reproche véhémentement à ses juges la félonie de leur empereur et proclame son espoir ardent de voir bientôt nos glorieux drapeaux pavoiser à nouveau nos maisons.

C'est Arthur Devaleriola qui, à une question de l'auditeur militaire sur sa nationalité, fixe d'emblée le tribunal sur la trempe de son caractère :

" Je ne me présente pas comme Flamand, répond-il ; en Belgique, il n'y a que des Belges. "



M. Emile JACQMAIN.

Quoique se sentant condamné à mort, Devaleriola ne perd pas son sang-froid et, par des déclarations habiles et fermes, sauve du poteau plusieurs de ses compagnons d'infortune.

C'est Omer Lefèvre qui, malgré les aveux accablants d'inculpés atterrés, nie tout avec une énergie farouche dont il ne se départira pas, même sur la promesse qu'il aura la vie sauve s'il consent à parler. C'est cette volonté de fer qui arrache à son défenseur, M^e Kirschen, ces belles paroles :



DEVALERIOLA.

" Je n'oublierai jamais cet homme ; il m'a laissé de son calme, de sa fermeté, de sa résolution, un souvenir impérissable. Quelle grandeur, quelle beauté dans ses dénégations inutiles et crispées !" Lefèvre est condamné à mort. Vous croyez que cette sentence lui fauche les jambes ? Ramené à la prison, il participe à la promenade journalière comme d'habitude et il annonce froidement sa condamnation à des codétenus. Soudain, il voit un prisonnier qui l'a accusé lâchement à la barre : il bondit sur lui et, si on ne

l'en avait séparé, il lui aurait administré une suprême correction.

C'était bien là le brave Lefèvre que j'ai connu, tout d'une pièce, mais honnête et passionné ; il ne pouvait voir une vilénie sans partir immédiatement en guerre. Et une force de volonté que rien ne démontait.

Quelques heures avant son exécution, il écrivit à sa femme une lettre poignante dont voici quelques extraits :

Ma bien chère, ma bien pauvre petite épouse,

... Mais console-toi : dis-toi que je meurs en brave...

Et puis, chère petite épouse, à qui je demande tant pardon de cette atroce douleur, dis-toi que j'aurais pu être soldat et



Omer LEFÈVRE.

que je pourrais déjà être mort depuis longtemps sans que tu eusses le droit de protester ; mais là, j'aurais eu un fusil pour me défendre, tandis qu'ici je dois me laisser tuer sans rien dire. J'ai laissé parler tous les autres contre moi ; il y a des ban-

dits qui ont menti pour se sauver ; leur conscience leur reprochera ma mort toute leur vilaine vie.

(Et, ici, suit un réquisitoire terrible contre certains accusés.)

Quoi qu'il en soit, tu n'auras pas à rougir de ton homme. Il s'est sacrifié pour les autres...

Puissent, mon ange, les sympathies dont tu es l'objet, atténuer ta douleur. Tu te considéreras comme femme de soldat et tu seras ferme. Je pars courageux...

Je n'ai pas vu mourir Lefèvre. Mais je suis sûr que, devant les fusils braqués sur lui, il aura redressé sa fine tête volontaire et qu'il aura planté tout droit, dans ceux de ses bourreaux, ses yeux ardents, chargés de défi et qui ne cillaient pas. Je ne l'ai pas vu mourir : mais je suis sûr que ce fut beau. Je suis sûr que Lefèvre ne broncha pas et qu'il ne tomba que quand il fut bien tué.

Les Allemands s'imaginaient que ces peines capitales, annoncées à grand renfort d'affiches jusque dans le moindre des



Philippe BAUCQ.

villages, épouvanteraient la population et l'engageraient à ne plus se mêler de choses qui ne pouvaient que leur nuire. Ils se trompèrent lourdement en cette matière. Ils s'en aperçurent d'ailleurs et renoncèrent à cette publicité qui atteignait un but opposé à celui qu'elle poursuivait. Une organisation était-elle découverte ? Les chefs n'en étaient pas encore punis, que des hommes et des femmes courageux prenaient la suite et en mettaient une nouvelle sur pied.

Et c'est Joseph Rijckx, qui est condamné à mort en même temps que sa femme l'était aux travaux forcés à perpétuité ; j'ai lu un petit billet que Rijckx, dans sa prison, lui avait envoyé et dont la ferme écriture et la teneur dénotent un sang-froid peu ordinaire :

Retiens bien tous les détails, écrit-il, pour pouvoir défendre ma mémoire et mon honneur qui est le tien et celui des enfants... Je ne crois pas en général à une mesure de clémence. En cas d'exécution, tu auras d'abord une pension de par mon emploi à laquelle viendra s'ajouter une autre pension du service...

C'est Adelin Collon qui paie de sa vie son dévouement au pays.

C'est Victoria Deloos à qui les Allemands reprochent d'avoir pris un faux nom et qui leur répond sans rire qu'elle est tellement excédée de les entendre chanter : *Ad gloria victoria*, qu'elle ne peut plus souffrir son prénom.

C'est Louis Neyts, cet humble facteur des postes, disant au tribunal qui vient de le condamner à mort, qu'il ne regrette rien et que si c'était à refaire, il recommencerait.

peine de mort. N'allez pas vous figurer que Feyens fut désarmé. Sur ces entrefaites, un traître du Conseil des Flandres lui offrit de le tirer des griffes allemandes à condition qu'il fit savoir au Havre à quelle intervention il devait la vie. Feyens refusa net :

" Sacrifier ma vie pour mon pays, répondit-il, je le fais volontiers ; mais la devoir à des traîtres, jamais ! "

Et combien de ces héroïsmes demeureront toujours ignorés !



Joseph RIJCKX.



Madame RIJCKX.

C'est François Feyens que l'auditeur militaire Stoeber poursuivait de sa haine, au point de le faire comparaître enchaîné comme un vulgaire malfaiteur. Mais ni la rage ni les sarcasmes multipliés du digne Stoeber ne parvenaient à troubler son âme d'airain.

" Cette dame ment ; confrontez-moi avec elle ", demande-t-il au cours de son interrogatoire.

Stoeber veut faire de l'esprit et répond :

" Confrontez-moi d'abord avec Bioul. " (Bioul, aussi inculpé d'espionnage, avait pu gagner la Hollande.)

" C'est entendu, réplique ce pince-sans-rire de Feyens, laissez-moi l'aller chercher. "

Tout au long de son terrible procès, Feyens ne cesse de défier le redoutable Stoeber, qui se vengea de cette fierté avec l'acharnement méchant dont les Allemands nous ont donné tant d'exemples : il requit deux fois la peine de mort et quinze ans et quatre mois de travaux forcés. Mais le conseil de guerre trouva que son auditeur allait un peu fort et il voulut montrer que les juges allemands, à l'encontre de ce que l'on pense communément, étaient capables de magnanimité ; il réduisit les travaux forcés à dix ans et deux mois, mais il maintint la double

Ah ! si les murs des geôles allemandes pouvaient parler, nous entendrions de beaux récits ! Ils nous rediraient de ces mots légendaires que l'histoire répète à travers les siècles comme d'immortelles leçons. Mais ces héros sont morts obscurément sur leurs humbles calvaires, en emportant le secret de leur âme admirable dans une tombe éternellement muette et anonyme.

J'ai sous les yeux des notes écrites, dans ses prisons, par un de ces héroïques condamnés à mort.

Il les a écrites, non pour la publicité, mais pour sa femme et ses deux enfants. Ce sont de simples notes, sans littérature, mais écrites avec un cœur qu'on sent vibrer à chaque page. Un cœur de héros ? Non pas, avec un simple cœur d'honnête homme et de brave père de famille. Celui-là non plus n'a pas l'air de comprendre la grandeur de ses actions : pas un mot n'y fait allusion. Il a accompli son devoir. Un point, c'est tout.

Le voilà arrêté et incarcéré à la prison de Saint-Gilles. Confor-

mément à leur coutume, les policiers allemands arrêtent toutes les personnes qui le touchent de près et de loin, et sa femme, la première, tout naturellement. S'ils laissent ses deux enfants en liberté, c'est qu'il n'y a vraiment pas moyen de les coffrer ; l'un n'a que 2 ans et l'autre 6. Le juge d'instruction l'en

AVIS

**Le magasin sera fermé le
Mercredi 21 juillet.**

Affichette par laquelle les magasins de Bruxelles annonçaient leur participation à la Fête Nationale du 21 juillet 1915.

prévient charitablement : je laisse la parole à mon héros : " Le juge d'instruction m'avait dit que Nana (sa femme) était arrêtée également et qu'elle se trouvait à la commandanture. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas cru une telle mesure possible : séparer une mère de ses deux jeunes enfants. Je ne pus m'empêcher de dire ce que je pensais d'un tel procédé. Le juge et sa dactylographe changèrent de couleur ; j'ai lu sur leur visage qu'ils compatissaient à ma douleur et j'eus une lueur d'espoir. Nana fut introduite ; et de la voir défaite, courbée, malheureuse, je ne pus que balancer les bras. Je l'embrassai et ne pus que balbutier : courage. Revenu dans ma cellule, j'ai souffert comme jamais. Lorsque le lendemain, une malle de linge, de vivres et de douceurs vint me faire connaître son heureux retour à la maison, j'aurais embrassé le brave landsturm qui s'évertuait à me faire comprendre d'où me venaient toutes ces choses.

" J'ai vécu quelques jours sous l'impression de la joie causée aux pauvres petits par la revue de leur mère. Et j'étais heureux ! "

Brave papa ! La pensée soucieuse de ses enfants ne le quitte pas. Constamment, il se demande ce qu'ils font, ce qu'ils pensent de lui. Un rayon de soleil passe-t-il par le soupirail de sa cellule ? Il est heureux, parce qu'ils pourront jouer dans le jardin. Et quand il reçoit une rare lettre lui annonçant que tout va bien chez lui, le ton de ses notes s'égaie aussitôt ; le papa oublie un instant sa captivité et ses misères.

" Un problème à résoudre, c'est mon grand nettoyage, écrit-il alors avec humour ; dans un petit bassin, je dois faire passer successivement toutes les parties de mon grand corps. Et moi qui n'ai jamais su me laver sans projeter des masses d'eau autour de moi, je suis parvenu à ne presque plus mouiller le plancher de ma cellule. "

Les jours interminables se succèdent. Il est au secret. Les Allemands espèrent beaucoup de cette séquestration déprimante qui pousse à " avouer des choses qui ne sont pas vraies, ne fût-ce que pour voir s'ouvrir la porte du cachot ". Mais elle ne produit aucun effet sur notre repris de justice.

" Cette absence de nouvelles m'inquiète. Soyez forts et courageux, mes pauvres Nana, Lily et Paul. Je voudrais pouvoir vous insuffler l'énergie qui me reste ici sans emploi, afin de vous voir surmonter sans défaillance ces douloureux moments. "

Et il montrera, en effet, au tribunal qu'il lui en restait à remettre de l'énergie. Il donne différents conseils à sa femme ; il règle des questions d'intérêt avec la froide clarté d'un notaire et il termine ainsi ce morceau qui a tout l'air d'un testament :

" Ne laisse jamais toucher à ma mémoire. Défends-la contre n'importe qui. Je n'ai rien à me reprocher et ni toi ni les enfants n'avez à rougir de moi. "

Mais son affaire n'avance pas. Voilà trois longs mois qu'il est au secret. Déprimé ? Ah ! que non pas. Il écrit :

" Toujours rien. J'en arrive à certains moments à me dire comme le maçon aux premiers moments de sa chute du haut du clocher : pourvu que ça dure. "

Non, pas déprimé. Le 17 février, il a été appelé chez le juge

qui lui a reproché véhémentement les crimes abominables dont l'ont soi-disant accusé des inculpés, notamment d'avoir assassiné deux soldats allemands à la frontière. Il ne voit pas son cas sous un jour fort favorable et il conclut : " Donc, pas de clémence à espérer ; c'est terrible. " Mais ce qui le chagrine le plus, ce n'est pas la mort qui vient, c'est la douleur qu'elle causera aux siens.

Le 23 février, on lui a promis la visite de sa femme et de ses enfants. Savez-vous la première pensée qu'il note ce jour-là ?

" Il neige. Si l'autorisation a réellement été donnée pour aujourd'hui, tu auras des difficultés avec les pauvres mioches par ce temps-là, Nana. "

Déprimé ? Allons donc ! Mais tout de même un peu nerveux. Cette incertitude qui dure, qui dure, est encore, dit-il, plus terrible que la mort. Et il a des inquiétudes, il ne s'en cache pas. Son observation se fait plus aiguë ; il s'accroche à tout ce qui constitue la vie autour de lui. Il remarque à la promenade quotidienne au préau que son voisin de cellule manque et a été remplacé :

" Cela doit s'être fait hier et je ne me suis aperçu de rien, note-t-il. Dans quelques jours, je partirai aussi et mes voisins feront la même remarque ; puis tout sera dit et on souffrira à Berchem... Toute l'après-dîner, les dactylos ont tapé ferme. Notre acte d'accusation, sans doute ? "

Un jour, il est réveillé par des bruits inaccoutumés. Il a une affreuse secousse : on vient d'appeler trois de ses voisins de cellule condamnés à mort, et il entend les malheureux s'éloigner pour l'épouvantable

exécution. L'un d'eux pousse d'atroces hurlements qui semblent déchirer les murailles.

Entre des préoccupations si tragiques, il en a quelquefois d'une puérité touchante. Sa femme et son gamin doivent le venir visiter. Il s'inquiète du barbier qui ne se montre pas " et Paul fera la grimace en sentant ma barbe dure contre ses joues ".

Enfin, le 1^{er} mai, un sous-officier vient le prévenir qu'il comparaitra le lendemain devant le tribunal. " Donc, écrit-il, il n'y a plus à douter, ça y est ; c'est demain que commence la bataille. "

Et il s'y prépare posément ; il passe minutieusement en revue ses moyens de défense. Et cette bataille, il la livre bravement, très bravement — sans la gagner...

La justice allemande était féroce. Ce qu'elle tenait, elle le tenait bien, comme aimait à le dire M. von Bissing. Et souvent, après vous avoir fait purger votre peine de prison, elle vous ordonnait une cure illimitée dans un camp, au fond de la Germanie. Ce qu'était cette cure ? Un de ces indémodables Belges qui étaient le désespoir des gouverneurs allemands va vous le dire. Il parle par expérience et sans mélancolie, avec parfois une pointe d'indignation.

" Ce bon M. von Falkenhausen qui, en des temps plus prospères, était gouverneur général de Belgique, m'avait mis en prison. Pourquoi ? Je ne le savais pas, quoique je l'eusse demandé plusieurs fois poliment à cette Excellence. Un jour, la commandanture m'avait invité à passer à 2 heures. Puis elle ne m'avait



Espions allemands, opérant à Bruxelles, qui s'étaient fait photographier en corps. Des reproductions de la photographie furent tout de suite vendues en cachette à Bruxelles.

plus lâché, sans prétendre m'en donner les raisons. Je m'interrogeais vainement. Je remplaçais alors, dans ses modestes fonctions, le secrétaire de mairie d'une commune pas bien importante. Je le remplaçais le mieux que je pouvais et, cela va sans dire, je n'étais pas souvent d'accord avec la commandanture de l'endroit. Mais mes relations avec elle, sans être empreintes de cordialité, n'avaient tout de même jamais cessé d'être correctes. Oui, je me demandais vainement comment l'humble secrétaire que j'étais avait pu déplaire si fort à une si haute Excellence. Respectueux des arrêtés, je n'avais point enfreint l'ordonnance de mars 1915 qui défendait *d'aveugler des oiseaux ou de les exposer dans des cages trop étroites, pendues aux murs, sans protection du soleil*. Non, je ne l'avais point enfreinte, parce que j'étais absolument de l'avis du bon gouverneur qui l'avait signée et qui



Prisonnier marqué.

estimait que *ces procédés doivent être considérés comme une barbarie*. Et, soit dit en passant, il s'y connaissait en barbarie, cet excellent homme.

" Je n'avais point non plus contrevenu à l'ordonnance interdisant de chanter ou de jouer la *Marseillaise*. J'étais trop avisé pour aller risquer deux ans de prison, peine prévue, à chanter faux une *Marseillaise* qui chantait juste dans mon cœur, du matin jusqu'au soir. Et dans cet endroit-là, M. von Falkenhausen, pas plus que l'empereur d'Allemagne, n'avait accès. J'interrogeais vainement ma conscience innocente et le gouverneur général de Belgique.

" Un beau matin, à 8 heures, j'écoutais, par la fenêtre que j'avais laissée ouverte à un gai soleil printanier, célébrer par des pinsons, dans les bosquets voisins, les louanges du bon gouverneur qui s'intéressait si paternellement à eux, lorsque le feldwebel de la commandanture entra.

" Avez-vous beaucoup bien dormi ? " s'enquit-il avec une sollicitude journalière. Car il avait de la sympathie pour moi. Et je n'en étais pas plus fier pour cela. Voici dans quelles circonstances je m'étais attiré ce cadeau :

" J'avais affiché, au mur de ma cellule, une collection de punaises que j'avais occises parce qu'elles troublaient mon sommeil. Ces procédés barbares étaient tolérés à ce moment-là, pour cette catégorie de bestioles, le cœur sensible de M. von Falken-

hausen n'en ayant pas encore été ému. Et j'avais composé, pour chacune de mes victimes, une épitaphe qu'un désœuvrement indulgent m'inspirait. L'une de ces épitaphes concernait une jeune punaise qui avait été asphyxiée en pénétrant dans la cuisine de la commandanture.

" Le brave feld avait été médusé par tant d'esprit. Et, de ce jour-là, il m'estimait. Je répète que je n'en étais pas plus fier.

" Je crois, continua-t-il, il y a du nouveau ce soir-ci. Vous serez libre. "

" Et, naturellement, je me réjouis de la bonne nouvelle. Il y avait six semaines que j'étais enfermé, sans savoir pourquoi ni pour combien de temps. Aussi, le soir, à 9 heures, le commandant de place m'ayant mandé, me rendis-je à son aimable invitation avec empressement. Quand je fus devant lui, le commandant de place me fit assavoir qu'à 10 heures, je devais partir pour l'Allemagne. Je confesse que je fus étourdi par ce coup inattendu. Je priai le commandant de vouloir bien répéter : cet homme ne s'était pas trompé.

" Je lui fis alors respectueusement observer que j'avais été arrêté arbitrairement, que j'étais déporté de la même façon, sans qu'il me fût accordé d'être entendu par des juges, ainsi que tout inculpé en avait le droit. M. le commandant de place me répliqua sèchement que j'étais un impertinent. Comme je ne voyais rien dans mes dires qui justifiait cette sévère épithète, j'eus à cœur de ne pas avoir fait tenir à mon commandant un propos erroné. Et je demandai gravement si je devais payer mon coupon. M. le commandant ne sentit pas mon intention, car il me répondit avec fierté que son gouvernement me transporterait gratuitement. Dernière amabilité de ce chic gouvernement : il m'était défendu de revoir les miens, sans doute pour nous épargner les tristesses des adieux.

" A 10 heures, flanqué d'un guerrier qui était plus armé que pour une offensive, et sans avoir revu mon feldwebel qui, sans doute, se cachait, je m'embarquais pour Holzminden où ce bon M. von Falkenhausen m'envoyait méditer sur sa manière de rendre la justice.

" Mon voyage ne fut pas gai : la pensée que mes vieux parents pleuraient me gâtait tout l'intérêt que j'eusse éprouvé à aller dans cette Allemagne mystérieuse dont on ne savait plus rien. Pour me distraire, je lisais le nom familial des gares belges que nous traversions ; même, je le lisais avec un goût que je ne me connaissais pas. Plus : je découvrais un charme particulier à leur pauvre architecture administrative. Mais quand mon train, au sortir de Welkenraedt, entra en Germanie, sur un sol bien ennemi, j'eus un pincement au cœur. A Cologne, une alerte, causée par des aéros alliés, précipita tout le monde dans les souterrains de la gare. Il fallait voir les soldats et les officiers se sauver comme des lièvres, en bousculant tout sur leur passage. O Dieu tout-puissant, priais-je avec ferveur, que votre main paternelle laisse donc choir tout doucement une bonne petite bombe au beau milieu de tout ce monde-là !

" L'alerte passée, nous remontâmes dans notre train qui se remit à rouler comme c'était son métier. Et un matin, tout en regardant le paysage monotone qui se déroulait sous mes yeux, je vis, sur le versant lointain d'un coteau boisé, un ensemble carré de petites baraques en bois, égales, symétriquement disposées comme dans une bergerie d'enfants. Je devinai que j'étais arrivé au terme de mon voyage. En effet, nous nous arrêtâmes devant une gare vaste, massive, sombre et morne, où de grands écriteaux sans art, mais évidents et lisibles, m'apprirent que j'étais à Holzminden.

" Nous voici, moi et mon cerbère, devant une lourde grille où deux factionnaires nous arrêtent ; et pendant qu'ils déplient et lisent des papiers, que celui-ci leur a tendus, j'examine la clôture : elle est constituée par un treillis étroit et haut de fil

de fer barbelé, et je me dis qu'il est impossible de s'évader de ce côté-ci. Les papiers sont en ordre : *dignus est intrare*. Nous pénétrons dans une baraque. Les papiers sont relus par un nouveau guerrier qui me dévisage avec sévérité et qui me demande mes nom, prénoms et qualité. Après quoi, il m'ordonne d'ouvrir ma valise, qu'il se met à fouiller consciencieusement. Ma vieille maman y a mis, entre autres choses, un écheveau de laine et deux bobines de fil. Matières prohibées, paraît-il. Le valeureux guerrier, esclave de sa consigne, les confisque. J'ai beau faire valoir qu'il me faudra cette laine pour reprendre mes chaussettes et ce fil pour recoudre mes boutons. Matières prohibées : le guerrier ne sort pas de là et il glisse les matières prohibées dans sa profonde en oubliant de m'en donner reçu. Il me remet alors deux couvertures, une gamelle bossuée, une cuiller sans tain et deux essuie-mains d'un gris répugnant. Ces différents objets ont visiblement de longs états de service. Puis on m'enlève mon costume et on me le remplace par un complet d'ordonnance. Mon complet, non seulement, n'est pas frais, mais il n'y a vraiment pas moyen de le trouver élégant. De larges lisérés saumon barrent verticalement l'inexpressible. Un brassard de la même couleur a été inséré dans une des manches du veston. Comme ça, s'il me prend la fantaisie de brûler la politesse à mes gardes-chiourmes, le premier paysan venu, qui me rencontrera sur la route, saura à qui il a affaire, grâce à ces insignes récongnitifs.

" On me mène alors dans une baraque où se trouvent une trentaine de copains tous plus nus que la vérité sortant du puits. Je dois me mettre en vérité semblable et j'apprends qu'on va procéder sur ma personne à une coupe radicale du système pileux. En effet, me voilà tondu comme un forçat et pelé comme une callosité. On me dit d'attendre dans cette nouvelle tenue. J'attends patiemment, assis sur un banc, à côté de gens vêtus comme moi, qui attendent comme moi. Puis on m'appelle dans une chambre attenante ; un médecin allemand m'examine au travers de ses grosses lunettes d'or et il m'inocule un sérum qui me préservera du typhus. Plus tard, on m'en inoculera un contre la variole et encore d'autres contre d'autres maladies. Touchante sollicitude ! Seulement ce paternel gouvernement, qui inocule si généreusement toutes sortes de virus, laissera mourir de faim le malheureux prisonnier.

" Je suis alors autorisé à me rhabiller. On me donne un numéro. Dorénavant, je m'appellerai le n° 22936. Toutes les formalités sont accomplies. Je me dirige vers la baraque 63 qui m'est assignée. Je suis un large chemin qui partage le camp en deux et qui est dénommé l'avenue Joffre. Un feldwebel me croise et me toise avec hauteur. Cela m'indiffère et je passe. Une voix furibonde me fait arrêter et retourner. Le sous-off se précipite sur ma casquette qu'il arrache violemment et qu'il lance à terre. Il me tance, mais ce qui s'appelle engueuler. J'apprends que je dois saluer les militaires de son grade et que je mérite trois jours de cachot pour l'avoir oublié. Ça promet. Morale : à l'avenir, je ne mettrai plus ma casquette.

" La baraque 63, comme toutes ses consœurs, mesure 25 mètres sur 6 et abrite une centaine de déportés. Il n'y sent pas bon. Mais on s'empresse autour de moi ; on me renseigne, on m'initie, on me montre mon lit. Mon lit, c'est quelques planches grossières formant une caisse étroite montée sur quatre pieds agrestes. J'ai lieu, paraît-il, de me féliciter de ce lit de luxe, le lit ordinaire étant à deux étages superposés et chaque étage présentant des inconvénients divers.

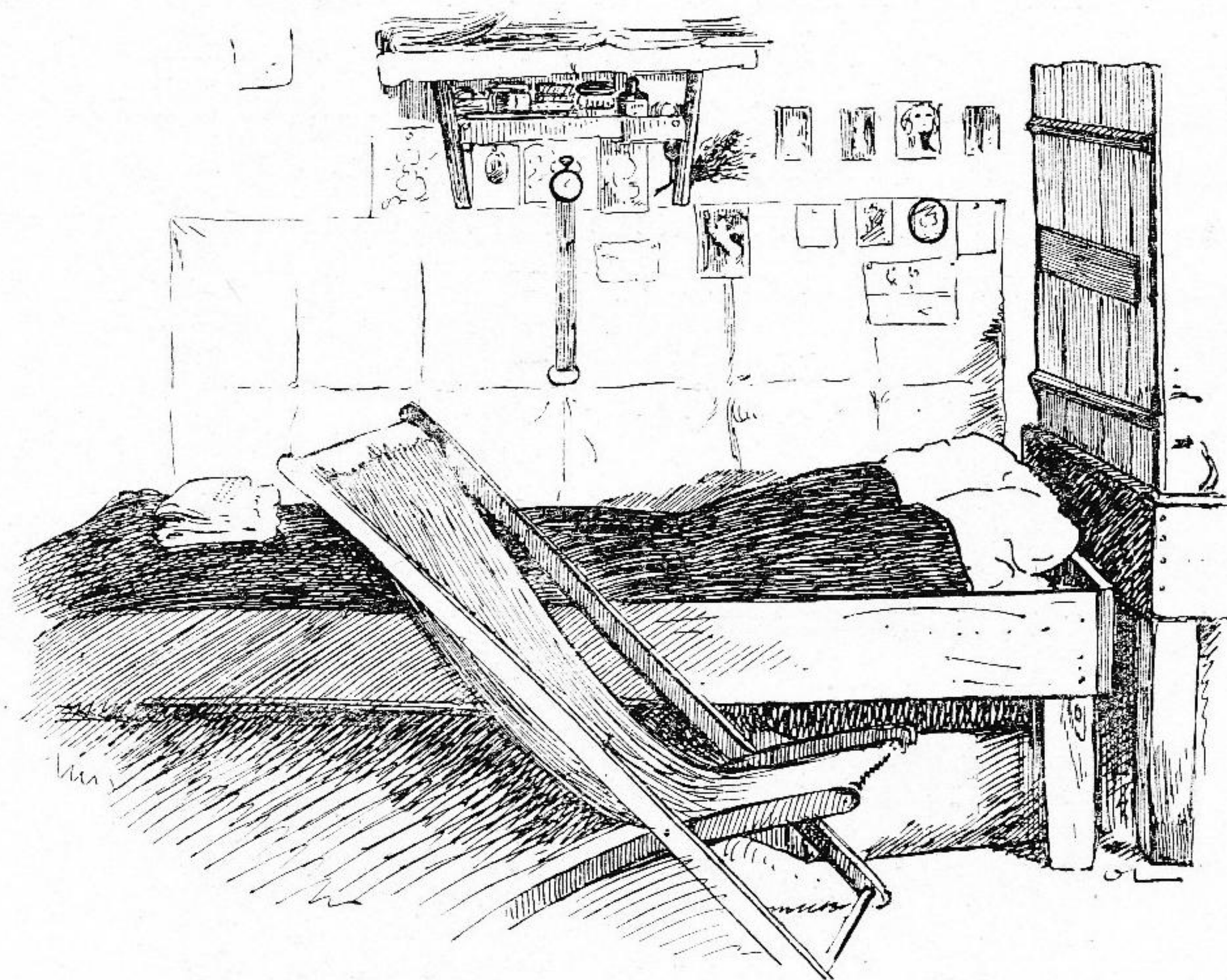
" Je me félicite donc et je me mets à remplir mon lit de luxe d'une pailleuse poudreuse en chiffons de papier que je dois à la libéralité de l'autorité du camp ; j'y étends mes deux couvertures provenant de la même source. Et c'est tout ; cela forme un lit pas propre et pas tendre. Et je ne puis m'empêcher de songer

avec mélancolie au bon lit blanc et moelleux de ma maison paternelle.

" Mais une trompette mélancolique a sonné la retraite aux quatre coins du camp. Les déportés se sont étendus sur leur couchette, non sans gaité. Le silence se fait peu à peu et une voix claire s'élève tout à coup et chante les *Hirondelles* de Béranger. " De mon pays, ne me parlez-vous pas ? " Cette vieille chanson plaintive et mélodieuse, on la chantait dans mon village au temps heureux d'avant la guerre.

" Et je me mets à pleurer tout doucement.

" Une sonnerie de clairon me réveille le lendemain à 5 heures. Je suis moulu. Des démangeaisons me harcèlent des orteils à la tête. J'examine mes pauvres jambes, j'examine mon pauvre ventre, j'examine mes pauvres bras ; des ampoules rouges valonnent mon épiderme comme de petits coteaux sur une



Le lit du prisonnier politique.

plaine. On m'explique que ces coteaux-ci furent visités par des punaises ; des puces excursionnèrent sur ceux-là. On ajoute, comme fiche de consolation, que ces bestioles sont les seuls présents que les Boches me feront sans compter. Mais ces petites misères, je les oublie à me voir entouré de tant de bonne humeur et de beaucoup d'obligeance.

" Le camp d'Holzminden mesurait 500 mètres sur 200 et il était entouré d'un grillage en fil de fer barbelé, le long et en dehors duquel des sentinelles désabusées faisaient indolemment les cent pas réglementaires. Je me figurai que ces belluaires, à midi, nous tendraient au travers du dit grillage et piqué au bout de leur baïonnette, le chiquet de 250 grammes de pain sur et noir que le gouvernement allemand nous dispensait chaque jour.

" Le camp comptait une quatre-vingtaine de baraques qui abritaient, à mon arrivée, 1,500 prisonniers mâles et 300 femmes et petits enfants. C'était un monde assez mêlé : il y avait des intellectuels, des professeurs, des magistrats, des bourgmestres, des avocats, des prêtres, tous citoyens dont la dignité civique avait été considérée comme une trop cuisante leçon pour l'indignité de l'occupant. Il y avait de braves ouvriers qui avaient refusé de travailler pour l'ennemi, contre leur patrie. Il y avait des jeunes gens arrêtés à la frontière hollandaise qu'ils tentaient de franchir pour aller s'enrôler sous la bannière de leur Roi. Il y avait de pitoyables moujiks, loqueteux, hâves, pouilleux, lamentables, qui, abandonnés par leur beau gouvernement des soviets, à la sollicitude de la Prusse, mouraient de faim, mendiaient aux portes des baraques et fouillaient les bacs à ordures pour y trouver une croûte de pain ou des restes dédaignés de

conserves. Il y avait des Grecs qui parlaient l'allemand comme leur langue maternelle et le français avec un fort accent allemand. Il y avait des Roumains qui vendaient cher des cigarettes et des feuilles pour en faire. Il y avait des Français des départements occupés, arrachés à leurs foyers en septembre 1914, sans motifs et sans égards pour leur âge et pour leur santé : j'ai vu de vieilles femmes de 75 ans et des enfants de 9 ans. Mais ils conservaient, malgré leurs misères, une foi robuste dans les destinées de la France et cet inaltérable fond de vieille gaité française et d'insouciance qui en est la conséquence.

" Il y avait, je l'ai déjà dit, 300 femmes et petits enfants; ces malheureux étaient encaqués dans deux baraques isolées, en dépit des lois les plus élémentaires d'hygiène, de propreté et de pudeur. Sous les regards effrontés de catins malades que l'autorité militaire avait éloignées des bouges où elles contaminaient les soldats, des femmes du monde et d'honnêtes mères de famille devaient procéder aux soins intimes de leur toilette et vaquer aux devoirs quotidiens de leur ménage. Elles devaient se déshabiller et dormir côte à côte. L'autorité du camp connaissait, à la suite de plaintes légitimes, l'abomination de ce régime; elle le continuait parce que cette promiscuité forcée rentrait dans la catégorie des sanctions prévues par la culture germanique.



Baraque.

" Il y avait des catholiques et des juifs; des gens bien élevés et des rustauds. On me montra Gallait, ce modeste employé de banque qui, il y a une vingtaine d'années, détourna un million pour une danseuse qu'il aimait, et fut arrêté avec sa dulcinée, sur un yacht, en plein Atlantique. Il y avait une vingtaine de pauvres fous parqués dans une baraque spéciale; on les lâchait à certaines heures et ils trébalaient inlassablement leurs inoffensives marottes, sous les yeux amusés des déportés.

" Il y avait même, Dieu me damne... Mais je vous mets au défi de deviner ce qu'il y avait encore dans le camp d'Holzminden. Il y avait encore... des flamingants de l'espèce dénommée activiste. On me signala leur chef et on me le nomma : je donne ce nom à la postérité : Fossé. Oui, le chef des activistes ne se nommait que Fossé. Je ne pus m'empêcher de penser que c'était un nom bien peu activiste, bien peu décoratif. Pas moyen, avec la meilleure volonté du monde, de le brandir comme un étendard activiste. Fossé était un gringalet d'une trentaine d'années, avec un nez de fouine et un regard fuyant; il vendait je ne sais quoi avant la guerre; il avait changé de commerce; l'avorton croyait vendre maintenant sa patrie. Néanmoins, tout avorton qu'il était, son pouvoir était très grand auprès des autorités du camp qui n'étaient pas fières et se servaient volontiers des délateurs. Il partageait ce pouvoir avec un fraudeur hollandais, Deleyer, chargé d'espionner les gestes et paroles des déportés et de décider ceux-ci à s'embaucher dans les fabriques allemandes.

" La vie, même au milieu de ces gens et de ces fils barbelés, n'eût pas manqué d'agrément, s'il n'y avait eu, pour nous la

gâter, deux choses dans lesquelles les Allemands excellaient : les corvées et la mauvaise cuisine.

" Tout déporté valide était taillable et corvéable à merci. Il y avait de bonnes corvées et il y en avait de mauvaises. Les services de bureau, poste, bibliothèque, comptabilité, cantine, la désinfection des water-closets étaient recherchés : c'étaient de bonnes corvées. Mais la vidange des cabinets, la carrière, l'effilochage des ficelles d'emballage, les travaux des champs, n'avaient pas de candidats volontaires car, par tous les temps, il fallait partir à 6 heures du matin pour ne rentrer que le soir. Et c'étaient des besognes de chien.

" Quant à la cuisine, j'ai toujours cru — et je le crois encore — que les Boches s'étaient imaginés qu'ils n'hébergeraient que des anachorètes dans leur camp d'Holzminden. Le matin, pour notre petit déjeuner, nous recevions une décoction de 6 grammes de café et 250 grammes de pain noir. Je ne crois pas nécessaire d'ajouter que ce café n'était que de la poudre de gland et que les sangliers n'auraient pas voulu de ce breuvage. Le repas de midi était plus substantiel : on allait chercher dans sa gamelle, un litre d'une mixture qui contenait en principe, chiffres officiels que m'a communiqués un scribe de la cuisine :

200 grammes de pommes de terre,
600 grammes de rutabagas,
5 grammes de margarine,
5 grammes d'extrait Liebig,
20 grammes de farine mêlée et
40 grammes de viande.

" J'ai dit en principe, car la réalité démentait ces chiffres. Et cela, pour une raison bien simple : les soldats, préposés à la surveillance des cuisines, volaient la margarine, qui leur manquait; de leur côté, les prisonniers civils occupés à cuire les ingrédients énumérés ci-dessus, volaient les pommes de terre et les revendaient dans le camp à fr. 2.50 le kilo. Mais l'hospitalité germanique n'avait pas encore épuisé sa corne d'abondance; le soir, elle nous réservait un hochepot de 600 grammes de feuilles de choux et 200 grammes de patates. Où elle se surpassait, c'est dans l'élaboration de la légendaire soupe au phoque : même les moujiks renonçaient à s'enfiler ce potage nauséabond. Il y a belle lurette que, dégustée du brouet allemand, mon âme serait remontée dans le sein du Dieu qui me l'a donnée, si je n'avais reçu des colis de vivres de France et de Suisse.

" A part cela, la vie ne manquait pas de plaisant, ni d'imprévu. Je me souviens par exemple du jour où la séparation administrative nous fut appliquée. Le colonel Gallus, commandant le camp, avait trouvé, pas tout seul d'ailleurs, que les Flamands et les Wallons, jusqu'alors fraternellement mêlés, ne pouvaient continuer plus longtemps à dormir côte à côte. Et il décida que chaque race, dorénavant, aurait ses baraques spéciales dans lesquelles elle pourrait se développer librement. D'où déménagement général. On chargeait son baluchon, qui sur son dos, qui sur une civière et on s'en allait prendre possession, qui de sa baraque wallonne, qui de sa baraque flamande.

" La séparation faite, on aborda le problème des langues et c'est au cinéma du camp qu'on essaya de le résoudre. Depuis toujours, les légendes allemandes des films étaient traduites en français et lues par un déporté aux séances cinématographiques : c'était une des bonnes corvées. Gallus décida que la traduction du français en flamand s'imposait et ce fut Fossé qui fut chargé de cette besogne indispensable. Trois soirs durant, Fossé fit de louables tentatives pour placer sa traduction. Chaque fois qu'il ouvrait sa bouche activiste, des toux éclatantes, des étouffements bruyants, des coups de sifflet, des raclements de pieds sur le plancher, étouffaient ce qui en sortait. Dans l'obscurité, on entendait les vaines menaces des sentinelles. Le quatrième soir, Fossé ne se présenta plus.

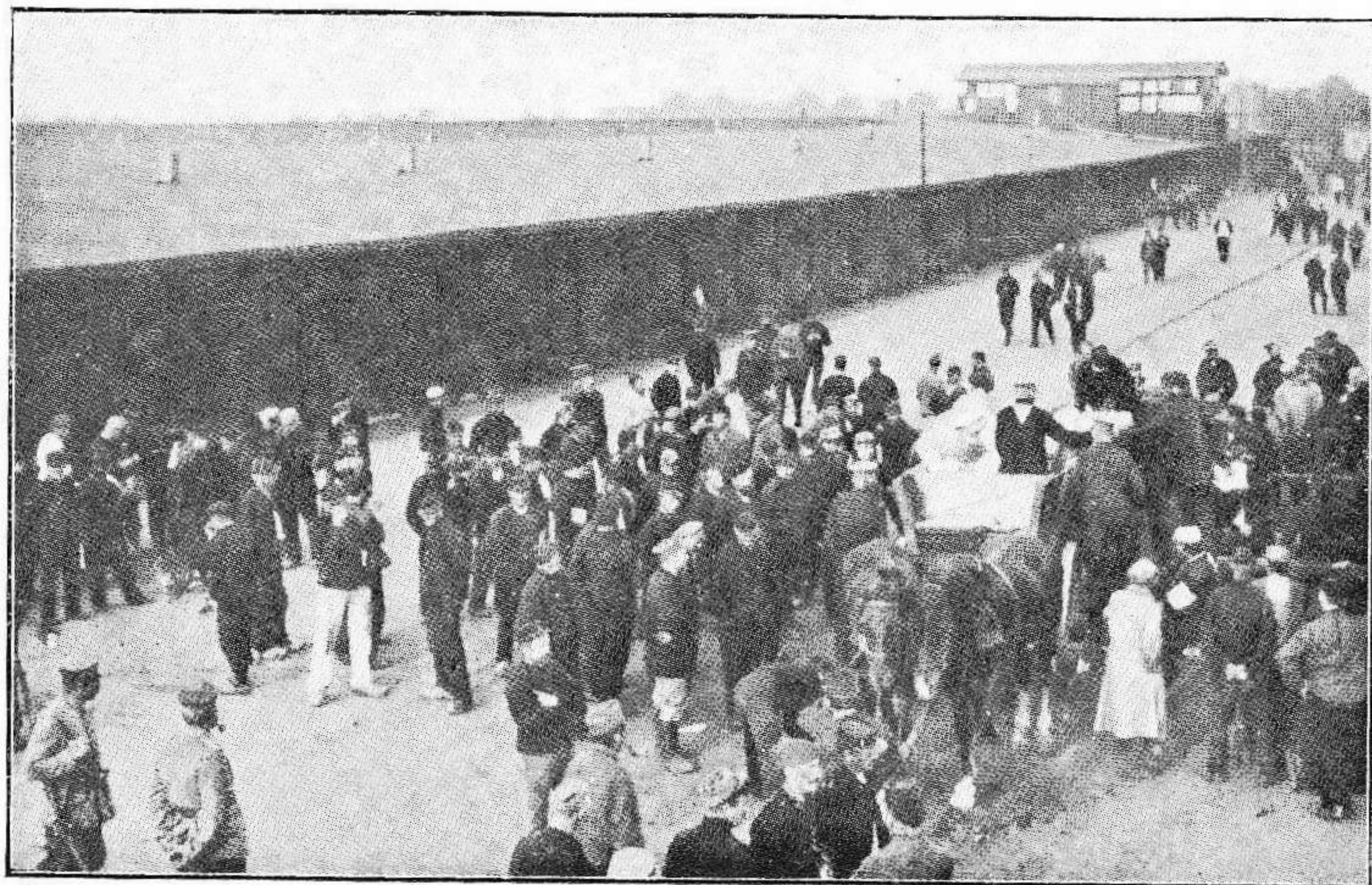
" Un autre soir, le camp était en rumeur. Je courus comme tout le monde, vers la baraque 32 où un rassemblement tumultueux s'agitait ; et on me mit au courant. Depuis quelque temps, les déportés constataient une recrudescence sensible de vols dans leurs colis. Enfin, à la suite de nombreuses plaintes, l'autorité du camp, qui se chargeait du service des colis, s'était émue, non pas, croyait-on, pour les déportés ; mais elle avait remarqué que ces vols se commettaient en dehors du camp et elle avait estimé sans doute que cette procédure était de nature à nuire au service du vol qui fonctionnait à l'intérieur. Une surveillance étroite à la gare lui avait permis de découvrir que les coupables étaient deux déportés préposés au déchargement et qui, avec la connivence de leurs gardiens, vendaient les colis volés à deux hôteliers des environs de la gare. A cette nouvelle, l'indignation ne connut plus de bornes ; on eût pardonné aux voleurs s'ils eussent volé pour eux-mêmes ; mais ce partage abominable avec l'ennemi détesté, cela ne se pouvait admettre. Et ce soir-là, les deux voleurs venaient de rentrer dans leur baraque et une bande de justiciers y étaient occupés à les rosser comme plâtre.

" Il y avait d'autres plaisirs. Le plus intense était certainement causé par la réception d'une lettre : lettre de parents, lettre de bien-aimée, lettre d'ami. On les lisait, les relisait, on les savait par cœur. Chaque déporté avait le droit d'envoyer deux lettres et quatre cartes par mois. Ceux qui n'écrivaient pas vendaient leur droit ou le cédaient gracieusement et on signait de leur nom, pour tromper la censure qui n'admettait pas le procédé. Je puis bien l'avouer maintenant : je m'offrais régulièrement un petit plaisir supplémentaire ; je déposais subrepticement dans la boîte une lettre extra à l'adresse du capitaine Winter, le bras droit de Gallus et, dans le civil, marchand de bottines à Hanovre. En voici une :

" Monsieur le Rittmeister,

" Le 16 février 1874, le général de Moltke disait au Reichstag : Après nos heureuses guerres, nous avons conquis partout le respect ; nulle part, nous n'avons conquis l'affection.

" Je prends la respectueuse liberté, honoré Rittmeister, de



Holzminden. — L'arrivée des colis belges.

solliciter de votre bienveillance, l'autorisation de compléter ces paroles par celles-ci : la guerre de 1914 nous a même fait perdre ce respect sans lequel un peuple ne peut vivre ; elle nous a fait malheureusement tout perdre. Seuls, les souliers Winter, de Hanovre, n'ont rien perdu de leurs qualités bien connues.

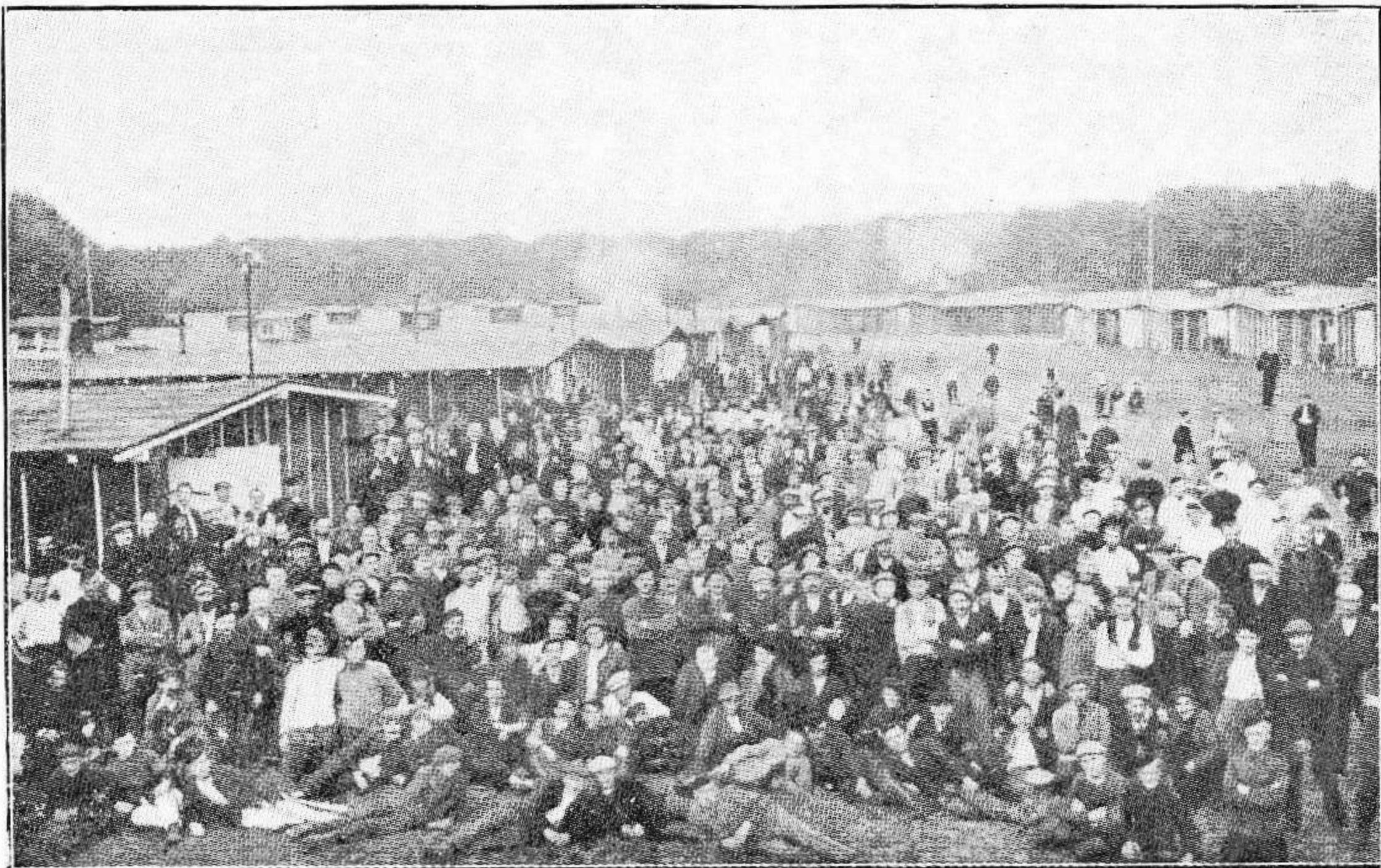
" J'ose espérer, Monsieur le Rittmeister, que vous daignerez

accéder à ma demande et je vous prie, en attendant, de croire aux sentiments tout dévoués de

" Votre respectueux serviteur,

" Deleyer ."

" Il n'eût pas fallu être pris. La censure ombrageuse ne riait



Camp civil de Senne I.

jamais. Un jour, un déporté avait écrit dans une lettre à sa femme : Dans son second *Faust*, Goethe fait dire au bachelier : " En allemand, on ment quand on cherche à être poli ". Et il avait ajouté : peints par eux-mêmes. — Il avait payé cette impertinence de cinq jours de cachot.

" Ce cachot était une chose abominable ; ni feu, ni lumière ; du pain sec, de l'eau et, par jour, une assiette de soupe infecte. Je n'y puis arrêter ma pensée sans que le spectre de ce pauvre Hayez ne se lève devant moi. Hayez était un brave type, tout ce qu'il y avait de charmant. Il avait tenté de s'évader et s'était fait pincer. C'était 21 jours de cachot sans rémission. Il en sortit, pâle et affaibli, mais toujours joyeux ; il se rendit de là dans ce qu'on appelait la baraque de punition où il devait passer une quarantaine, comme dernière sanction. L'autorité du camp ne se soucia pas que la grippe espagnole y régnait. Et le lendemain, c'était inévitable, Hayez avait la fièvre. On le transporta au lazaret, couché sur une civière. On ne voyait que sa tête immobile et le relief long de son corps étendu sous la couverture. Que cela sentait la mort et que je frissonnais d'angoisse ! Mon pauvre ami, trop faible, ne résista qu'un jour. Et il avait une fiancée dont les lettres le remplissaient d'une si bonne joie et dont il aimait tant vanter la beauté et les qualités ! Il avait surtout une maman qui était veuve et qui priait là-bas, si loin, en l'attendant. Pauvre, pauvre maman ! quel désespoir quand elle apprendrait la catastrophe !... Nous accompagnâmes, à quelques-uns, notre ami jusqu'à cette tombe étrangère et ennemie où il dort à tout jamais son dernier sommeil, si loin de sa vieille maman et de sa belle fiancée. Un coin du cimetière était réservé aux déportés. Nombreux étaient ceux qui y reposaient déjà. Je lus les inscriptions que portaient leurs modestes croix. Et soudain, j'en vis une, tellement incroyable, que je m'approchai tout près pour m'assurer que j'avais bien lu. Une vieille Française de 87 ans était enterrée ici. 87 ans !

" Ne vous frappez pas, me dit un compagnon, il y en a d'autres ." Il me montra des tombes de vieillards de 84, 70 et 65 ans. Un tout petit tertre recouvrait la dépouille d'un gosse de 6 ans. O dignes 93 intellectuels de l'Allemagne, ô vous qui avez homologué d'une signature désormais vouée au mépris du

monde, le brevet d'humanité de votre tortueuse et sauvage patrie, elle est jolie, la Kultur dont vous êtes les produits quintessenciés !

" A côté des tombes, dans une bande de terrain disponible, le fossoyeur avait repiqué des choux, en attendant de nouveaux morts.

" Un prêtre allemand bâcla les prières protocolaires, comme une corvée. Puis on descendit le pauvre Hayez au fond du trou et nous jetâmes, avec piété, un peu de terre maudite sur son cercueil. Et, tristes et silencieux, encadrés des sentinelles vigilantes, nous regagnâmes le camp. Le temps était pluvieux et froid. Et comme ce cimetière prussien, sous ses cyprès trempés, avait l'air lamentable et désolé ! Comme nous aspirions à nous sentir dans nos baraques, à l'abri de cette pluie fine et perçante, et loin, bien loin de la détresse effrayante de cette horrible tombe boche !

" Tous les soirs, quand les déportés avaient soupé, et que le temps le permettait, ils allaient s'étendre sur le gazon par groupes et ils ressassaient les deux immuables sujets de conversation : les colis et le pays. Le pays ! Celui qui se déroulait sous leurs yeux, dans l'ample et pittoresque vallée du Weser, ne manquait pas de caractère. Mais pour animer un paysage, il faut une âme et la leur n'était pas ici ; elle était là-bas, dans une ville, dans un village de France ou de Belgique, dans une maison aimée, et elle conversait avec les êtres chers qu'elle y avait laissés.

" Parfois, un train rapide glissait comme un trait noir sur le vert de la plaine. Quand il descendait, l'un disait : " C'est le direct de Berlin. " Et un autre ajoutait inmanquablement : " Je m'en fous. " — " C'est le direct de Cologne ", disait-on quand il montait. " Ah ! quand le prendra-t-on donc ? " demandait tout le monde en soupirant.

" Sur une route qui passait assez loin au-dessous du camp, parfois un couple se promenait en liberté, un Allemand et une Allemande dont on ne distinguait pas les traits. Et les plaisanteries de pleuvoir, de joyeuses plaisanteries soulignées de gros éclats de rire, d'hommes condamnés à une chasteté déplaisante.

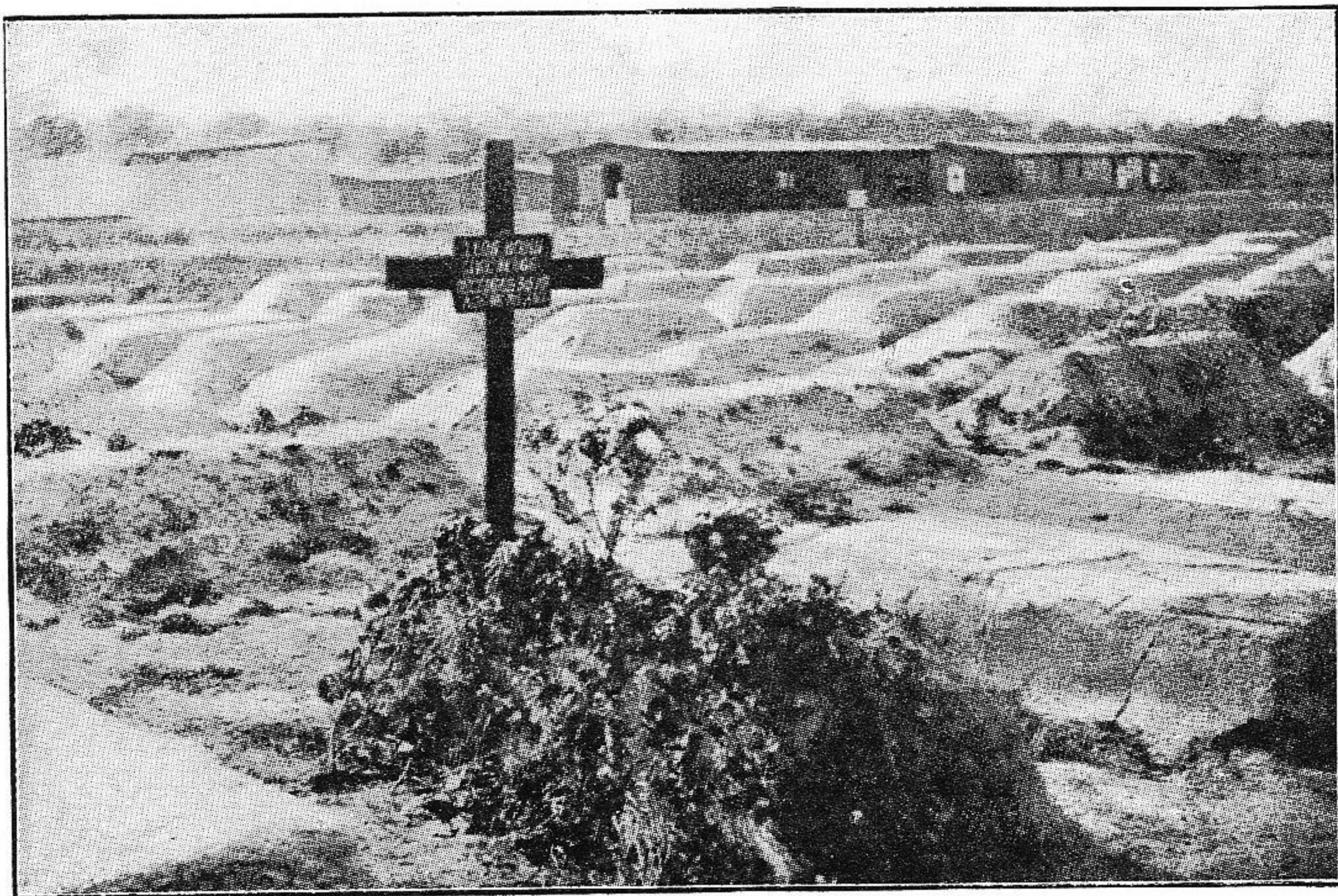
" Puis la mélancolie retombait. Le cafard rôdait et tenait ses propos pessimistes. Quand, quand pourrait-on aller à sa guise, par des chemins familiers ?



L'enterrement d'un prisonnier.

" Cette fringale de liberté incitait aux évasions. Le moyen le plus facile de sortir du camp, c'était d'accepter, des mains immondes de Deleyer, du travail libre dans une usine allemande et, de là, tenter de gagner la Hollande. Un autre moyen, c'était d'acheter une sentinelle. J'en ai connu une dont le prix était de

100 marks et une boule de savon. On ne s'imagine pas ce que les Boches étaient friands de savon et de quelles complaisances un grain de Sunlight les rendait capables. Mais on n'était pas sauvé dès qu'on était parti. Car la police du camp ou de l'usine n'avait pas plutôt constaté l'évasion, que tous les postes de gendarmerie étaient prévenus et renforçaient leurs patrouilles sur les routes et dans les trains. C'était le seul danger, car l'itinéraire en



Lazaret de Sprottau.

lui-même n'offrait pas de difficultés : il avait été soigneusement étudié, au préalable, sur des documents que certains déportés recevaient de Hollande ou de France, dissimulés dans des pots de confitures et donnant toutes les indications utiles : trains à prendre, sentiers à suivre, postes à éviter, bois à traverser.

" Cependant, à partir d'octobre 1918, on ne songea plus guère à s'évader : les événements militaires avaient pris une tournure tellement défavorable aux armées allemandes que la victoire finale n'était plus douteuse pour personne et apparaissait comme imminente.

" Le 1^{er} octobre, les journaux nous apprirent la capitulation des Bulgares et une avance sérieuse des Belges sur l'Yser avec 5,000 prisonniers. Il fallait entendre, dans les baraques, les *Brabançonnaises* et les *Marseillaises* que l'on chantait à tue-tête. Ah ! nous les retrouvions avec fierté nos braves soldats, ceux de Liège et ceux de Dixmude, tous ces héros qui forcèrent l'admiration du monde en 1914 par leur dénûment et leur valeur ! Un clair soleil se levait sur la Flandre. Un grand souffle purificateur venait du large, balayant enfin toutes les vilénies de l'occupation et faisant claquer joyeusement nos trois couleurs que le Roi guidait triomphalement vers nos cités enfin délivrées !

" Chaque matin, on se battait presque, à la porte de la cantine, pour acheter un journal. Mais alors que ces feuilles avaient toujours foisonné, elles n'étaient plus vendues maintenant qu'en nombre insignifiant et encore ne nous les vendait-on plus tous les jours. Notre mine déconfite, quand le cantinier nous informait de ce qu'il ne les avait pas reçues, eût attendri tous les Gallus de la terre, celui d'Holzminden excepté. Le 11 novembre au matin, il y eut un grand remue-ménage de soldats à l'entrée du camp ; et malgré les objurgations et les menaces du colonel Gallus et de son acolyte Winter, ils hissèrent un grand mât avec un drapeau blanc au bout ; puis ils vinrent nous annoncer joyeusement que c'était la Révolution ; il n'y paraissait guère, puisqu'ils n'avaient pas touché à Gallus. Mais à 2 heures, trois délégués révolutionnaires de Hanovre, reconnaissables à leurs brassards blancs, s'amènèrent et leur premier geste fut d'ordonner, au dénommé Gallus, d'avoir à supprimer illico toutes les

corvées. Je vous laisse à penser les cabrioles qu'on fit et les bêtises qu'on dit.

" Le 12, au matin, un caporal entra dans ma baraque et dit, avec mépris, que le valeureux Gallus avait déguerpi la nuit, sans tambour ni trompette. Il nous apportait un journal et nous y lûmes, avec une joie délirante, que les Boches s'étaient mis à genoux devant Foch, devant le maréchal de France Foch, et qu'ils implo-



Cimetière du camp de Hammelburg.

raient la paix. L'une des conditions qui leur avaient été imposées, était la mise en liberté et le rapatriement dans les quinze jours de tous les prisonniers. Je crois que, pour l'instant, ce fut celle que nous prisâmes le plus. Chants ininterrompus, monômes exubérants, *Marseillaises*, *Brabançonnes*, Vive Foch ! Vive la France !

" Nous vécûmes, chaque jour qui suivit, dans l'attente exaspérante du départ. Nos bagages étaient prêts depuis longtemps et, le 24, nous étions toujours à Holzminden. Des inquiétudes qu'on s'exagérait animaient les palabres. La révolution qui grondait dans toute l'Allemagne était-elle un obstacle aux transports ? Je vous garantis qu'on ne dormait plus guère. Enfin, le 26, à midi, on reçut l'ordre de se tenir prêt pour le départ, fixé à 4 heures. Il faut nous rendre cette justice : c'est que jamais un ordre ne fut exécuté avec tant de ponctualité. A 3 heures, j'attachai, à la cloison de ma baraque, une carte prohibée sur laquelle nous suivions, avec passion, la marche victorieuse des armées alliées et je plantai, en tremblant, oh ! pas de peur, de petits drapeaux français en papier, tout le long du Rhin. Et, songeant à l'instituteur alsacien de Daudet, j'écrivis en grandes lettres, sous la carte :

" Nous l'avons eu votre Rhin allemand. Vive la France ! Vive la Belgique ! " Puis je regardai une dernière fois, sans l'ombre d'un regret, mon lit de luxe où j'avais si mal dormi et je secouai avec mépris la poussière de mes souliers sur cette baraque inhospitalière. A 4 heures, la grille du camp s'ouvrit : nous la franchîmes avec une émotion insurmontable. Et soudain, en tête du cortège, derrière les quatre sentinelles boches qui, baïonnette au canon, nous conduisaient, se déployèrent et flottèrent joyeusement au vent, un drapeau français et un drapeau belge. D'où sortaient ces glorieux emblèmes ? Que leurs couleurs étaient claires et harmonieuses et qu'on avait de joie à en remplir ses yeux désaccoutumés ! La *Brabançonne* éclata, la *Marseillaise* répondit. La vaste vallée du Weser, qui se recueillait dans le calme solennel du crépuscule, en fut ébranlée jusqu'en ses profondeurs. Et nous marchions au pas, et nous frappions le sol prussien du talon de nos souliers à clous. Les bonnes gens d'Holzminden regardaient craintivement par leurs fenêtres,

derrière les rideaux. La marmaille indigène nous suivait au pas, en mendiant des biscuits et du chocolat.

" Devant la gare, un dernier chœur retentit formidablement. Puis nous montâmes dans nos wagons à bestiaux avec la joie des élus entrant en paradis. Enfin le train s'ébranla. Oh ! l'impression inoubliable de ce roulement qui nous arrachait pour toujours à ce long exil ! Et cette gare, et ces maisons exécrées qui, tout doucement, reculaient et s'enfonçaient dans ce qui était un passé mort ! Et ce fut plus fort que nous : nous hurlâmes aux Boches, qui stationnaient hébétés sur le quai, notre plaisir de les quitter à tout jamais et de ne plus devoir jamais remettre les pieds sur leur terre maudite. Cela allait de l'ironique " au revoir " à l'expressif " sales cochons ".

" Le retour nous parut long, le train n'allait pas assez vite au gré de nos désirs. Il y eut des arrêts inexplicables et prolongés dans des gares inconnues. Nous parvînmes cahin-caha à Aix-la-Chapelle. A partir de là, le paysage fut rempli de la retraite allemande. Il pleuvait. D'interminables défilés de troupes harassées se traînaient dans la boue de grand routes qui ne les menaient pas à Paris. Il pleuvait. Sur ce qui fut cette invincible armée allemande, sur ces débris sans gloire encore rouges des rapines, des incendies et des meurtres de 1914, il pleuvait, il pleuvait tenacement, comme si le Ciel eût tenté d'en laver toutes les turpitudes.

" Je rentrai dans mon village natal un soir, à 9 heures. Il faisait noir, mais je reconnaissais les lumières familières aux fenêtres. Et, parmi elles, il y en avait une qui brillait plus doucement dans la nuit. Et, derrière cette fenêtre chaude, je voyais mes bons vieux parents, assis au coin du feu, soucieux et espérant leur fils qu'ils ne soupçonnaient pas si près. Comme mon cœur battait ! Comme le leur allait battre dans une minute ! Eh bien ! quoi, vieux bagnard, tu reniffes comme si tu étais enrhumé ? Tu ne vas pas pleurer des fois ?...

" Ma vieille maman me contemplait avec adoration ; mon vieux papa, à côté d'elle, riait d'un rire qui lui mettait des larmes plein ses bons yeux bridés. Et, derrière, il y avait quatre poilus logés chez nous, quatre glorieux poilus de France. Et je regardais avec émotion leur croix de guerre qui rayonnait comme une étoile dans le pan de ciel bleu dont leur tunique était faite."

Mon déporté avait fini. Je lui demandai :

— Votre histoire, comme toutes les belles histoires, n'a-t-elle pas une morale ?

— Elle en a une petite, me répondit-il : la guerre ne m'a rien rapporté ; ni aux pauvres poilus non plus. C'est ce qui nous différencie des mercantis qui ont fait des fortunes scandaleuses et qui en jouissent impunément. Mais le plus curieux, c'est que si la guerre recommençait, nous referions exactement ce que nous avons fait.

Camille MATHY.



Quatre glorieux poilus de France.

JAMES THIRIAZ